

Hans Erich Nossack

Oreste

traduit de l'allemand par Jean Ruffet

Hans Erich Nossack (1901-1977) fait des études de lettres et de droit à l'université d'Iéna. Deux fois membre du parti communiste allemand (K.P.), il est interdit de publication à partir de 1933. Échappant à l'arrestation malgré les perquisitions, il vit alors dans une semi-clandestinité, travaillant chez son père, un gros négociant de Hambourg. Son œuvre, restée par force à l'état de manuscrit, est détruite au cours du terrible bombardement de Hambourg de 1943. Le récit de cette nuit d'apocalypse se trouve dans le roman intitulé *Der Untergang*. En 1961, Nossack obtient le prix Büchner et prononce à cette occasion un discours où il évoque la grave crise de dépression dont le poète Lenz a été victime : celle-là même dont Büchner a fait l'inoubliable compte rendu dans la nouvelle du même nom. Vice-président de l'académie de Mayence, une des plus prestigieuses académies littéraires allemandes, Nossack fait cours de poétique à l'université de Francfort-sur-le-Main en 1967-1968. Ont paru en traduction française les œuvres suivantes : *Interview avec la mort*, Gallimard, 1950 ; *Nekya, récit d'un survivant*, Gallimard, 1955 ; *Spirales, roman d'une nuit d'insomnie*, Gallimard, 1959 ; *Le roi va au cinéma*, Casterman, 1976.

Oreste n'est ni une figure romanesque, ni une figure dramatique. Il importe peu, par ailleurs, qu'il ait peut-être été une personnalité historique avant d'être une figure mythologique. Si Eschyle, dans les *Euménides*, le fait acquitter en raison d'un attendu douteux, selon lequel le meurtre d'un mari est un crime bien plus affreux que celui d'une mère, c'est à n'en pas douter parce qu'il suit la tendance de son époque. Car c'est sans doute par vanité nationaliste qu'après les guerres médiques les Grecs ont rejeté comme étrangères toutes les formes d'organisation sociale venues d'Orient, et d'inspiration plus matriarcale. Sinon, Eschyle aurait été banni ou condamné à boire la ciguë pour avoir osé enfreindre le tabou de la mère.

Tout ceci ne nous concerne que dans la mesure où le conflit souterrain entre patriarcat et matriarcat n'a toujours pas trouvé de solution et n'en trouvera peut-être jamais. Nous vivons actuellement, si j'en crois les signes, une époque manifestement matriarcale. Le résultat en est une sociologisation et une biologisation abusives, conduisant à une déshumanisation. A quoi il faut ajouter un engouement grotesque et dépourvu d'humour pour les choses du sexe.

Oreste semble donc très utile. Inutile, en revanche, de préciser que l'Oreste dont je veux parler n'a rien à voir avec l'Oreste de Goethe. Celui-là n'est rien d'autre qu'un porte-voix pour la diction de vers classiques, un rôle pour des acteurs de province. Qu'on veuille bien excuser cette hérésie ! On ne s'en sort pas sans commettre d'hérésie, quand on parle d'Oreste. Oreste sait trop de choses, c'est très encombrant, c'est pourquoi il parle si peu.

Je dirais en d'autres termes qu'Oreste n'est pas pour moi une figure symbolique, qui porterait par hasard ce nom antique : Oreste. Son roman noir ne me concerne pas du tout. Que sa mère se soit mise au lit avec un petit homme médiocre pendant que son mari était à la guerre, qu'à son retour elle se soit servie de lui pour l'assassiner — par surcroît alors qu'il était dans son bain —, qu'Oreste, le fils, ait été poussé par sa sœur, défigurée par une rage hystérique, à tuer sa mère, tout cela n'est que la parabole d'un conflit auquel chacun de nous est exposé : la parabole d'un processus de déshumanisation, sur lequel ce conflit peut facilement déboucher. Quant au principe de souveraineté paternelle, introduit ultérieurement dans cette intrigue, il n'est ici d'aucune utilité. Pour Oreste, il ne s'agit pas de dominer, mais d'exister.

Oreste n'est pas non plus pour moi un modèle. Les modèles ne m'ont pas manqué auxquels je garde de la reconnaissance pour m'avoir à divers moments servi de référence. Mais aujourd'hui, il me semble que ces modèles avaient plutôt pour fonction de faire écran à la figure d'Oreste, en mettant excessivement l'accent sur certains aspects de son destin. Peut-être parce que je n'avais pas encore atteint la maturité suffisante.

Qu'il me soit permis de citer au moins deux de ces modèles : Ivan Karamazov et d'Arthez¹ dans les *Illusions perdues*. Ivan Karamazov est évidemment le premier à avoir paru sur la scène de mon théâtre : il a fasciné toute ma génération. J'entends encore un ami, le jour de son trentième anniversaire, me dire d'un ton élégiaque en s'appuyant contre mon secrétaire en acajou : « Il faudrait mourir à 30 ans ! » C'est une phrase d'Ivan Karamazov. D'Arthez, lui, a fait son apparition bien plus tard et sous une forme nettement assagie. Aujourd'hui encore, il est à mes yeux le prototype de l'intellectuel dans une société d'abondance et de consommation. Mais c'est seulement maintenant, en écrivant ces lignes, que je constate que ces deux figures étaient déjà hors de la sphère biologique et sociale. Ni chez Dostoïevski, ni chez Balzac, on ne trouve la moindre allusion à leur origine maternelle. Le naufrage d'Ivan Karamazov résulte de sa marginalité. Quant à d'Arthez, tout chez lui est encore indéfini, puisque Balzac n'a pas poursuivi la peinture de son personnage. Un journaliste sans succès, dans le cours du roman, le qualifie de dangereux. On peut s'en tenir à cette remarque, si l'on souhaite imaginer ce qu'aurait pu être son destin.

1. Nossack a fait un roman sur le personnage de d'Arthez : *Der Fall d'Arthez* (Le cas d'Arthez), Suhrkamp Verlag, 1968 (non traduit).

On peut interroger des figures comme celles-là, elles ont du répondant. Et surtout, on peut s'identifier à elles. Mais chaque fois qu'après s'être acquittées de leur rôle, elles quittaient la scène, je pouvais un instant apercevoir Oreste, loin derrière la scène, dans un espace incertain et sans coulisses. Je le vois encore : il est là, assis, l'air quelque peu ennuyé, peut-être a-t-il assisté au spectacle depuis le fond. Moi, de mon côté, je suis seul dans la salle obscure. Entre nous, il n'y a que le vide de la scène. Sait-il que je suis là ? Il ne le laisse pas remarquer. Il se lève calmement et disparaît. Moi non plus, je ne laisse rien remarquer. Ce serait tout à fait inconvenant de laisser voir à quelqu'un qu'on l'a surpris dans sa solitude. Moi aussi, je me lève et disparaiss.

Je connais malgré tout assez exactement son allure. Je pourrais le reconnaître immédiatement dans une foule. Lui, me reconnaîtrait-il ? N'importe ! Évidemment, nous regarderions aussitôt ailleurs pour que les gens ne remarquent pas que nous nous connaissons. Il m'a même récemment rendu visite. Il s'était, pour la circonstance, déguisé en Hollandais. Nous avons parlé littérature. Soudain j'ai vu de qui il s'agissait. Nous avons continué à parler littérature. Parfois aussi j'aperçois un tout jeune homme qui va dans sa direction. Je me fais du souci pour lui. Va-t-il supporter l'épreuve ? Mais je ne dis rien. Chacun doit courir le risque seul.

Oreste ne me ressemble en aucun point. Vouloir s'identifier à lui est tout à fait impossible. On ne peut évidemment le photographier, les appareils, Dieu merci, sont impuissants à fixer son image. Les photos qui existent de lui montrent un jeune homme imberbe, qui pourrait être n'importe qui. Il est habillé de façon conventionnelle. Son costume pourrait être un costume de confection, court, banal. Personne ne se retournerait sur son passage.

Il est plus petit que moi, à peu près d'une demi-tête, et surtout il a un squelette plus délicat. On le remarque à ses mains, à ses chevilles, à la forme de son crâne. Une ossature moins grossière donc, mais en revanche peut-être est-il plus nerveux ? Quelle impression cela peut-il faire quand on lui donne la main ? Sûrement pas désagréable, mais distante, dépourvue de chaleur. Qu'il puisse serrer la main est tout à fait inimaginable. C'est une familiarité qu'il ne se permettrait pas.

Et ses yeux ? Ils doivent être très sombres. Mais que signifie la couleur ? Ce qu'il y a, c'est qu'on ne peut se regarder dedans. Ils sont comme une fenêtre dans la nuit, qui réfléchirait la lumière de la lanterne située de l'autre côté de la rue. Et pourtant, n'y a-t-il pas de lumière dans la pièce de derrière ? Quelqu'un habite-t-il ici ? Ou bien a-t-on oublié d'éteindre la lampe en sortant ? Le rideau n'a-t-il pas bougé légèrement ? Peut-être une porte est-elle ouverte, qui donne sur la cour ?

Que sait-on d'Oreste, quand on a dit cela ? Et d'abord, qu'est-il pour moi ? J'ai la réponse sur le bout de la langue, je suis tenté de dire étourdimement : c'est mon frère aîné. Mais le mot *frère* est gênant, il sent l'expressionnisme. Il n'y a que l'adjectif qui convient. Oreste a environ deux ans de plus que

moi, c'est une certitude. Sur ce point, il me dépasse. C'est quelqu'un qui est parti deux ans plus tôt, un geste qui me concerne. Là seulement se situe notre parenté. L'apparence, la ressemblance ne sont qu'affaire de costume.

Oreste doit avoir environ 30 ans. Peut-être en a-t-il même 31 ? C'est important, on a besoin d'un renseignement précis. Si je parle de moi comme de quelqu'un qui aurait deux ans de moins, bien que tout le monde sache que je n'ai plus 28 ans, cela veut dire qu'Oreste est peut-être sans âge. Même au siècle prochain, il n'aura pas plus de 30 ans. On cesse de vieillir quand on est de l'autre côté de la scène. J'ai entendu des spectateurs dire : quelle tragédie ! Comme s'il y avait encore du tragique de l'autre côté de la scène ! Mais abandonnons le tragique à ces spectateurs à qui cela procure tant de plaisir de manifester de la pitié ! Qu'importe à celui qui fait l'objet de leur pitié !

Moi aussi, j'ai beaucoup songé à Oreste pendant mes heures creuses, plus exactement à ce que la tradition nous livre de lui. Je me suis demandé, par exemple, quel pouvait être son rapport au père. J'aurais voulu savoir à quel moment il avait été informé de la situation à la maison. Ce qu'il était convenu avec sa sœur pour ne plus être obligé d'entendre ses jérémiades. Et surtout : y avait-il eu un autre Oreste de l'autre côté de la scène, quand il châtiait sa mère ?

On pourrait poursuivre ces réflexions. Oreste, dit-on, aurait pris le pouvoir après avoir puni sa mère. C'était, bien sûr, à peu près inévitable. Quel souverain fut-il ? On peut supposer qu'il fut sévère, mais juste, bienveillant, non par bonté, mais parce que régner lui était indifférent. Et ceci nous conduit à une autre question. Oreste est sûrement marié, sa position l'exige. Comment est-il avec sa femme et avec ses enfants ? Quand on écoute le chœur des femmes, on a l'impression qu'elles envient sa femme d'avoir un mari aussi prévenant, aussi accommodant. — Il se rachète avec toi, disent-elles, de ce qu'il a fait à sa mère. Et les enfants poussent des cris de joie quand il joue avec eux. Lui-même est un vrai enfant. Et pourtant ces fades louanges, sorties de la bouche des femmes, ne peuvent nous cacher combien on est soulagé quand il quitte la chambre. Alors on est de nouveau entre soi.

Ce ne sont là que réflexions entachées de subjectivité et ne menant à rien. Dans tout cela, une seule chose est parfaitement claire : ce qu'Eschyle, pour des raisons idéologiques, et Goethe, pour des raisons privées, ont projeté sur une figure à laquelle ils ont donné ce nom commode d'Oreste prouve seulement qu'ils n'ont pas eu le moindre pressentiment de ce que pouvait être le véritable problème. Ils n'avaient qu'un seul souci : le théâtre. Et l'on peut, en effet, fort bien remplir une soirée avec l'idée, émouvante à pleurer, qu'Oreste est torturé par les remords.

Un Oreste avec des remords. S'il s'écarte un instant, comme on nous l'enseigne, c'est seulement pour laisser aux gens le temps d'arranger l'événement à leur goût. A un reporter qui l'assaille de questions, il répond : Non, cela ne doit se reproduire en aucun cas. Les répétitions sont une erreur du point de vue tactique. Et l'on imprime ces propos avec enthousiasme.

Devant quelle instance, s'il vous plaît, Oreste devrait-il se reconnaître coupable ? Le remords est un sentiment parmi les plus inauthentiques et les plus sordides qui puissent exister, il faut oser le dire. C'est une conversion dictée par l'opportunisme, une fuite dans le collectif par peur de la solitude, une trahison envers soi-même, une défaite douloureuse pour l'humanité.

Quel changement peut-on attendre du repentir ? Et Oreste, de quoi devrait-il se repentir ? De son acte ? Tuer sa mère est à la portée de tous. Si c'est en état de légitime défense, ce n'est pas un exploit, mais une défaillance. En revanche, accepter cet acte comme un fait du destin, c'est là le véritable exploit. Un exploit qui reste défendu parce qu'il met en question l'ordre collectif et sa morale, la seule qui puisse procurer le salut. Les marxistes crieraient aussitôt à l'anarchie. En ce sens, Oreste est une menace permanente. Ou quelqu'un de dangereux, comme aurait dit Balzac.

Ma sympathie pour Oreste a fait que l'on m'a reproché d'être affecté d'un complexe anti-maternel. Il fallait s'y attendre. C'est un argument cousu de fil blanc par lequel la société se met en position de défendre ses valeurs soi-disant les plus sacrées.

Il me suffit de penser à ma propre mère. A la suite d'un accident qui me cloua au lit, lorsque j'avais 7 ans, elle resta à mon chevet le jour et la nuit pendant des mois, me défendant soi-disant contre la mort, et ceci jusqu'à ce qu'elle s'écroule à son tour et tombe sérieusement malade. Elle n'était pas dépourvue de moyens financiers, et aurait pu aussi bien me confier à une infirmière ; personne n'y aurait rien trouvé à redire.

Dans la mesure où elle était ma mère, je prendrai toujours parti pour elle, et ainsi prendrai-je le parti de toutes les mères. Il faut reconnaître toutefois qu'en tant que membre d'un système social fondé sur le matriarcat, et utilisant son autorité et son immunité maternelles à domestiquer ses enfants et à les soumettre à ce système, elle représentait un dangereux adversaire. Un de mes frères en a fait l'expérience à ses dépens. Le besoin de dominer est un vice chez les hommes, chez les femmes c'est peut-être une qualité nécessaire. Elles compensent par leur position sociale le sentiment douloureux de leur grandissante inutilité sur le plan biologique. Mais le besoin de dominer dissimulé sous le masque de l'amour maternel est un danger mortel pour les fils. Et non seulement pour les fils, mais pour le monde, car il peut prendre chez les femmes des proportions infinies.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que dans ma jeunesse le drame *Der tote Tag* d'Ernst Barlach¹ m'ait fait une si forte impression. C'est la tragédie d'un « fils à sa mère », un Oreste négatif en somme. La mère châtre son fils afin de se l'attacher définitivement. La castration signifie, en ce cas, qu'elle détruit toutes les possibilités intellectuelles par lesquelles il risquait de se soustraire

1. Ernst Barlach (1870-1938) : sculpteur, graveur et dramaturge. *Le Jour mort* (*Der tote Tag*), 1912 : un fils reçoit de son père un cheval magique, la mère inquiète tue le cheval pour garder son fils. *L'Enfant trouvé* (*Der Findling*), 1922 ; *Le Déluge* (*Die Sündflut*), 1924. 1933 : Barlach est interdit d'exposer, ses œuvres sont retirées des collections publiques.

à son influence. Des milliers de morts vivants comme celui-là courent à travers le monde. Ils sont très convenables, et aussi très appliqués dans le cadre de leurs professions très conventionnelles, mais c'est seulement en tant que détenteurs d'une fonction intégrée à un système où triomphe un conformisme exsangue et sans couleurs.

Il me semble que j'entends Oreste dire : « Pourquoi débattre de telles évidences ? Ce ne peut être encore et toujours que du bavardage. »

C'est vrai. On a voulu voir en moi quelqu'un qui serait prisonnier de son monologue. A tort ou à raison. A d'autres d'en décider. Celui qui continue à parler n'est pas encore libre, c'est exact. Un sérieux reproche, mon cher Oreste.

Le monologue ne serait-il pas par hasard la forme qui précède le silence ? Ce silence qui contribue à corriger le cours du monde plus efficacement qu'une argumentation partisane ; ce silence qui poursuit les pragmatistes les plus convaincus jusque dans leurs rêves et que les tenants les plus bruyants du dogmatisme ne peuvent pas ne pas entendre ; ce silence devant lequel toute conceptualisation s'efface ; ce silence que tu as choisi et qui est la riposte la plus vive à tous les fonctionnalismes. Tu es très réel, Oreste.

1969

© Hans Erich Nossack, *Pseudoautobiographische Glossen*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1971.